

**«HEUREUX LES DOUX ...» (MT 5, 4)
LA PLACE DE LA DOUCEUR DANS L'ŒUVRE D'AUGUSTIN
D'HIPPONE**

MARIE-CHRISTINE HAZAËL-MASSIEUX

INTRODUCTION: LA DOUCEUR DANS LA BIBLE

Quelle est cette douceur qui intéresse Dieu et que Jésus insère, dans les Béatitudes, pour inviter à la pratiquer ceux à qui il s'adresse, cette douceur qu'il réclame de tous ceux qui se pressent près de lui, de ses «disciples»? Est-ce une qualité? un comportement nécessaire? une vertu? un désir placé au cœur de la vie de l'homme? Cette 2^e béatitude est censée nous faire hériter de la terre...

La question mérite manifestement approfondissement. Avant toute recherche plus systématique qui s'impose ici à travers l'œuvre d'Augustin, on songe tout de suite à deux commentaires de l'évêque d'Hippone: d'une part effectivement, son commentaire de la 2^e Béatitude dans *Le Sermon sur la Montagne*¹; à propos de «Heureux les Doux», une vérification sur d'autres sermons permettra de compléter les premières remarques: Augustin a tant prêché qu'on peut s'attendre, notamment dans les sermons sur Matthieu, ou dans les sermons «détachés» que l'on a pu recueillir, à trouver d'autres commentaires sur cette béatitude, et peut-être à accéder à plus de sens. Les textes de l'œuvre intitulé *De Sermone Domini in Monte* (*Du Sermon du Seigneur sur la Montagne, désormais DSDM*) sont courts. Que faut-il entendre par «doux»? A qui renvoie l'apostrophe «les doux»? Qu'est-ce qu'être doux? Qu'est-ce qu'Augustin nous livre sur la douceur en méditant

¹ Référence de l'ouvrage principalement utilisé en français: *Saint Augustin explique le Sermon sur la Montagne*, coll. «Les Pères dans la foi», Présentation HAMMAN, A. G., Desclée de Brouwer, 1978.

les Béatitudes? Que nous apportent sur ce thème d'autres prédications dans son oeuvre?

On pense aussi à «Je suis doux et humble de cœur», cette parole de Jésus en Mt 11, 29-30, qui suscite une très belle méditation d'Augustin: là encore s'impose une recherche plus complète, en référence au texte évangélique. Cette fois-ci, c'est Jésus qui s'exprime à la première personne: pouvons-nous mieux comprendre ce qu'est la douceur quand Jésus lui-même nous fait cet aveu, «Je suis doux»? Que veut-il exactement nous signifier?

Enfin, Augustin étant un grand lecteur et commentateur de la Bible, il sera important de chercher plus complètement dans l'œuvre de ce grand Docteur l'usage qu'il fait des termes latins auxquels il recourt pour parler de la douceur, à quel propos, en repérant l'emploi qu'il fait des mots désignant ce qui est «doux» ou la «douceur», et ce qu'il veut signifier spirituellement par là.

Pour commencer, on doit d'ailleurs rapidement s'interroger: quelle est la place véritable de la douceur dans la Bible? Une fois déterminée cette place, il nous sera sûrement plus aisé de trouver des commentaires d'Augustin à propos de la douceur. On peut penser, au minimum, que si la douceur, à un titre ou à un autre, est déjà présente dans le texte biblique, elle peut être retenue et plus ou moins expliquée dans un commentaire ou une prédication. Ainsi peut-être pourrions-nous recueillir de nouveaux éléments sur cette «douceur», même si, a priori –mais c'est peut-être un «préjugé» à revoir?– on peut penser que le thème n'est manifestement pas l'un des mieux représentés dans l'œuvre d'Augustin.

Il va de soi qu'une recherche sur la Bible en français n'est pas très significative: on sait les problèmes de traduction et le fait de trouver «doux/douceur» dans la Bible en français ne veut pas dire que l'on trouve des mots équivalents dans la Septante; celle-ci, bible en usage dans l'Eglise du IV^e siècle, était connue et pratiquée aussi dans une version latine (celle de la *Vetus Latina*), que devait utiliser Augustin, avant que ne soit achevée la traduction de Jérôme –qui ne suscitait pas alors un accord incondtionnel. Aujourd'hui, nous savons clairement que les traductions bibliques reconnues sont nombreuses et toutes ne rendent pas exactement de la même façon un même mot grec ou latin.

Une quête un peu méthodique à travers la Bible, dans laquelle d'ailleurs la thématique de la douceur ne semble pas très souvent représentée au total, montre déjà un recours à des mots divers, que ce soit en grec, en latin, ou en français, même si en fonction du contexte et du sens, on

peut constater des répartitions intéressantes des bases lexicales les plus significatives (différentes selon chaque langue). Cette recherche nous permet surtout de mettre en évidence ce vocabulaire qui varie, malgré des préférences indéniables, en chaque langue, selon les auteurs ou les traducteurs. Le lien de chaque terme avec le contexte d'utilisation et donc son sens précis, peut-être significatif, même si la variation, en l'état des «outils» immédiatement disponibles, rend toute recherche automatique à peu près illusoire. Elle nous permet toutefois d'avoir une certaine idée quant aux livres de la Bible les plus significatifs pour bâtir notre recherche, en vérifiant que ces livres ont pu être, à un titre ou à un autre, l'occasion de commentaires ou d'homélies d'Augustin. On pourra aussi, selon la même méthode, voir et analyser les termes préférentiellement utilisés par Augustin lui-même dans son œuvre.

La fréquentation systématique de l'œuvre d'Augustin en latin, nous invitera ainsi, après les deux textes de Matthieu cités plus haut, à nous intéresser d'une part aux *Confessions* –ouvrage qui semble représenter un tournant dans le rapport à la douceur de celui qui est devenu évêque d'Hippone–, puis à effectuer des sondages dans ses *Discours sur les Psaumes*, également significatifs pour deux raisons: la douceur y est évoquée un certain nombre de fois (avec des mots parfois divers, en grec, en latin ou en français²), mais aussi parce que cette œuvre ayant été composée (écrite

² On trouve ainsi en grec des mots comme *πραότης* (*praotès*), en référence à une douceur morale ou spirituelle, avec l'adjectif correspondant: *πραῦς* (*praus*); pour dépeindre ce qui est doux au plan des perceptions (sucré, par exemple), on recourt à *γλυκύς* (*glukus*); on a encore quelques autres mots comme *ἐπιεικής*, qui évoque la douceur au sens de la modération. En latin on a aussi plusieurs mots, aussi bien *dulcis* (apparenté à *glukus*) que *mitis*, et quelques autres formes comme *jucundum*, et il convient de tenir compte également de différences éventuelles de traduction à partir du grec entre la *Vetus Latina* (traduction de la Septante en usage du temps d'Augustin) et la Vulgate (traduite à partir de l'hébreu pour une partie de l'AT, et du grec pour le NT ainsi que pour les livres de l'AT écrits directement en grec: version latine de Jérôme, largement aménagée au cours du Moyen Âge. En français, au-delà de la bible elle-même, pour les traductions de l'œuvre d'Augustin, selon les traducteurs, on peut trouver doux/douceur, suave/ suavité, juste, bon/bonté, etc. Nous ne relèverons pas tous les mots, mais lors des transferts de langues, on peut trouver encore d'autres termes, parfois plus ou moins contestables, mais qui ne facilitent pas la recherche lorsque l'on veut déterminer toutes les significations tournant autour des «doux» ou de la «douceur». Ces traductions françaises ou même parfois latines peuvent être à l'occasion trompeuses lorsqu'on examine les variantes grecque(ou latines) qui veulent signifier parfois *faibles*, *maladifs*, *jeune*, *modéré*... voir «chasseux» (?). C'est l'exemple qui apparaît par exemple, dans la présentation des yeux de Léa en Genèse, 29, 16: on parle souvent de ses yeux «doux» ou «tendres», en français, mais le grec comme le latin recourent à des mots qui évoqueraient plus précisément la chassie qui couvrait ses yeux! Les principes de traduction

ou dictée) tout au long de la vie d'Augustin (en tout cas entre 394 et 422 environs) peut être significative d'évolutions quant au sens spirituel dégagé autour de cette notion.

Nous retiendrons surtout que, quel que soit le terme ou la construction grecque ou latine utilisé pour dire ce qu'avec Augustin nous appelons «la douceur de Dieu» (cf. souvent exprimée par lui à travers les mots latins «*dulcis*» et «*dulcedo*»), les commentaires augustinien et les traductions latines et françaises rendent manifeste une spécificité de Dieu (et de l'homme lorsqu'il suit le Christ). On peut dire que, comme il convient dans une lecture méditée de la bible, apparaissent fréquemment chez Augustin, les significations véritablement *divines* qu'il attribue à des mots qui sont souvent rendus en français par *douceur/doux* dans les traductions les plus significatives. Cette question sera à explorer et elle permettra de lire d'une autre façon quelques textes de l'Ancien Testament (désormais AT) ou du Nouveau Testament (NT) qu'on ne peut analyser ici, mais dont on peut citer quelques exemples, même s'ils n'ont pas toujours suscité une approche spécifique d'Augustin: ainsi a-t-on dans le livre de Ben Sirac –mais Augustin n'a pas commenté ce livre, même s'il le cite parfois:

«Le Seigneur a renversé le trône des puissants
et fait asseoir à leur place les doux. [*praeis* en gr.]
Le Seigneur a déraciné les orgueilleux
et planté à leur place les humbles.» (Sir 10, 14-15)

ou encore:

«Et ceux qui viennent après elle [la femme adultère] sauront que rien ne vaut la crainte du Seigneur
et que rien n'est plus doux [*glukuteron*, ici] que de s'attacher aux commandements du Seigneur.»
(Sir 23, 27).

ne sont pas les mêmes à toutes les époques, et les habitudes d'interprétation ou de commentaires liées à tel ou tel texte, expliquent aussi des «impropriétés» pas toujours corrigées au fil des siècles. Comme les manuscrits anciens sont également multiples et que l'on ne peut pas toujours déterminer un texte *original* ou une source unique, la richesse de l'interprétation biblique repose aussi sur ces hésitations, ces *figures* (métaphores, comparaisons, etc.) parfois ces «jeux de mots» dont les Pères de l'Eglise, comme Augustin, ont été souvent friands.

On notera encore quelques exemples: dans le NT cette fois-ci, notamment parce que la douceur fait partie des fruits de l'Esprit tels qu'ils sont explicités par Paul (Gal, 5, 22-23):

*«Mais le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix, longanimité, serviabilité, bonté, confiance dans les autres, douceur, maîtrise de soi: contre de telles choses il n'y a pas de loi» (Gal 5, 22-23). [ici on trouve effectivement πραότης, **prao-tès** en grec].*

Et Paul ajoute même juste après:

«Frères, même dans le cas où quelqu'un serait pris en faute, vous les spirituels, rétablissez-le en esprit de douceur, te surveillant toi-même, car tu pourrais bien toi aussi être tenté. Portez les fardeaux les uns des autres et accomplissez ainsi la Loi du Christ» (Galates (BJ) 6, 1-2).

(avec πνεύματι πραότητος pour esprit de douceur).

La douceur qui est incontestablement liée à Dieu, est à rechercher chez ceux qui le servent. Plusieurs exemples, notamment chez Paul, nous renvoient à cette douceur du disciple du Christ, par exemple en Col 3, 12:

«Puisque vous êtes élus, sanctifiés, aimés par Dieu, revêtez donc des sentiments de compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience» (Colossiens 3, 12).

C'est bien là la marque de celui qui est aimé de Dieu!

Ces relevés, loin d'être inutiles –même si la finalité exacte de la recherche en lien avec Augustin n'apparaît guère encore– vont nous aider à construire l'hypothèse, le fil rouge qui va animer cette étude portant sur Augustin dans son rapport avec la douceur.

1. LES COMMENTAIRES DU SERMON SUR LA MONTAGNE

Les homélies du Sermon sur la montagne ³, ont été prêchées en 394, alors qu'Augustin n'était que simple prêtre, mais son évêque, Valère – peu

³ *De Sermone Domini in Monte*. Pour éviter toute confusion entre le texte évangélique et les prédications d'Augustin nous utiliserons désormais, pour parler du texte d'Augustin, les initiales *DSDM*, formées sur le titre latin.

à l'aise avec le latin (il était à l'origine de langue grecque ⁴) et se sachant peu doué d'une façon générale pour la parole – l'avait, dès son ordination, chargé de la prédication. C'était une pratique assez exceptionnelle à l'époque, car la prédication était réservée à l'évêque, mais compréhensible en raison des preuves qu'avait depuis longtemps données Augustin de ses talents oratoires.

Ces sermons d'Augustin, adressés aux fidèles d'Hippone, ne sont pas encore à compter parmi les grandes œuvres d'Augustin : œuvres de jeunesse sans doute (il a été ordonné prêtre en 391, après avoir été baptisé en 387 ; évêque coadjuteur en 395 puis titulaire à la mort de Valère en 396), mais par sa formation il est déjà un grand orateur, et par ailleurs on sait l'importance de l'Écriture dans son chemin de conversion ; bien avant son accession à la prêtrise, il a déjà consacré un traité au livre de la Genèse. Par ailleurs, dans *De la doctrine chrétienne* – écrite à partir de 396 –, Augustin précise (ce qui pour lui est le sens de la vie du croyant, laïc ou prêtre, qui doit sans cesse lire et méditer l'Écriture) qu'il convient de toujours expliquer, édifier et convertir (*Doct. Chrét.* 12, 27). On peut considérer que c'est déjà ce qu'Augustin met en pratique dans ces homélies qui commentent le texte du Sermon sur la montagn, ces longs chapitres de Matthieu. Ce n'est sans doute pas encore du «grand» Augustin, mais on voit en germe ce qui fera le grand prédicateur que nous connaissons, et c'est l'un des intérêts de ce texte que nous évoquons ici, qui en outre nous amène à discuter les questions de morale, également chères à Augustin, tout particulièrement dans les premières années de son sacerdoce. Il faut dire, cependant, que dans ses *Rétractations*, Augustin lui-même, considère ses homélies sur les Béatitudes comme étant l'œuvre d'un prédicateur novice.

Notons toutefois, alors qu'il vient d'être ordonné prêtre, que, dans cette perspective de la prédication qui l'attend, Augustin demande à son évêque un temps de congé pour se consacrer entièrement à l'étude de la Bible : lecture, interprétation, méditation, en même temps que mémorisation. Car Augustin cite de mémoire tous les extraits qui émaillent ses nombreux sermons. On peut d'ailleurs, en examinant les citations dans ses œuvres, déceler les textes bibliques qu'il connaissait et aimait le plus. Ici dans le *De Sermonibus Domini in Monte* - *DSDM*, les références à d'autres textes sont nombreuses, nécessairement tout particulièrement aux livres du Nouveau Testament.

⁴ Le grec au IV^e siècle est encore largement la langue de l'Eglise. Même si quelques grands prédicateurs, notamment d'Afrique du Nord comme Tertullien, Cyprien de Carthage, puis surtout Augustin, vont faire basculer l'Eglise occidentale vers le latin.

On notera d'ailleurs tout de suite, que sensible à la valeur symbolique du chiffre sept (qui indique la perfection), Augustin s'efforce de ramener à sept les béatitudes de Matthieu: en réalité huit, mais il précise que la première et la dernière se rejoignent puisqu'elles s'achèvent sur la même promesse (la possession du «Royaume des Cieux») et qu'il est donc aisé de les rapprocher... Cela permet à Augustin de les commenter en lien avec le Notre Père, prière dans laquelle il articule sept demandes, et les dons de l'Esprit qui, même s'ils sont au nombre de six en Isaïe, sont sept chez Augustin. Peut-on se demander si c'est lui ou l'un de ses prédécesseurs dans le commentaire biblique qui a développé, à côté des six dons, ou «opérations» de l'Esprit, comme on le dit parfois («l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de connaissance et de crainte du Seigneur», qui figurent au ch. 11, 2-3 d'Isaïe), la piété pour atteindre le chiffre sept, chiffre de la perfection ⁵? Il est en outre certain que cette architecture numérique qu'exploite toujours systématiquement Augustin sera aussi très en vogue tout au long du Moyen Âge. L'ordre des dons d'Isaïe est très simplement modifié par Augustin pour «cadre avec les sept béatitudes et les sept demandes du Notre Père». Voilà comment il argumente: il suffit de donner les dons de l'Esprit dans l'ordre inverse de l'ordre retenu par le Prophète:

«L'ordre diffère: là l'énumération commence par la plus haute, ici par le plus bas. Le prophète commence donc par la sagesse et termine par la crainte de Dieu, mais «le commencement de la sagesse est la crainte de Dieu» (Si 1, 16); par conséquent si nous suivons l'ordre croissant, la première est la crainte de Dieu, la seconde la piété, la troisième la science, la quatrième la force, la cinquième le conseil, la sixième l'intelligence, la septième la sagesse. La crainte de Dieu convient aux humbles, dont on dit «Heureux les pauvres par l'esprit», c'est-à-dire ceux qui ne sont ni enflés, ni orgueilleux et auxquels l'Apôtre déclare: «Ne cherche pas trop haut, crains plutôt» (Rm 11, 20), c'est-à-dire ne t'enorgueillis pas. La piété convient aux doux: qui cherche avec piété respecte la sainte Ecriture, ne critique pas ce qu'il ne comprend pas encore et n'offre pas de résistance, ce qui est le propre de la douceur; pour cette raison on dit ici: «Heureux les doux»...» (*DSDM*, Livre I, 4, 11).

Et Augustin continue jusqu'au septième.

⁵ La piété, ainsi que l'ordre d'énumération des dons de l'Esprit, se trouve déjà chez Irénée, à la fin du II^e siècle. Dans *Contre les Hérésies*, III, 17, 3 Irénée se réfère à Is 11, 2-3 et il cite effectivement les sept dons que nous connaissons: «C'est précisément cet Esprit qui est descendu sur le Seigneur», «Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété, Esprit de crainte de Dieu».

On a donc le tableau général suivant que nous avons pu établir en reprenant soigneusement le *DSDM*:

Sept dons de l'Esprit	Sept béatitudes	Sept demandes du Notre-Père
Crainte de Dieu	Heureux les pauvres...	"Que ton nom soit sanctifié"
Piété	Heureux les doux...	"Que ton règne vienne"
Science	Heureux ceux qui pleurent...	"Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel"
Force	Heureux ceux qui ont faim et soif de justice...	"Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien"
Conseil	Heureux les miséricordieux...	"Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés"
Entendement	Heureux ceux qui ont le cœur pur...	"Que nous ne soyons pas induits en tentation"
Sagesse	Heureux les pacifiques...	"Délivre-nous du mal"

En ce qui concerne la douceur, qui n'apparaît guère comme une qualité dominante de l'homme Augustin, ni dans les combats qu'il a menés toute sa vie, ni en raison de son tempérament passionné, voilà comment Augustin effectue lui-même le rapprochement (3, 10). Après la première béatitude sur la pauvreté, il nous dit:

«[La béatitude] arrive à la connaissance des saintes Ecritures, où elle doit se montrer douce en sa piété, pour ne pas risquer de mépriser ce qui semble absurde à des ignorants et ne pas devenir indocile par d'opiniâtres discussions» (*DSDM*, I, 3, 10).

On ne peut s'empêcher de voir dans ce propos une confiance d'Augustin: il raconte dans les *Confessions*, avant de découvrir les prédications d'Ambroise et, avant sa conversion, qu'il considérait les Ecritures avec un certain mépris, comme «indignes d'entrer en comparaison avec la dignité cicéronienne»⁶.

⁶ «Cela me fit décider d'appliquer mon esprit aux saintes Ecritures, et de voir ce qu'elles étaient. Et voici ce que je vois: une réalité qui ne se révèle pas aux superbes et ne se dévoile pas aux enfants, mais qui, humble à l'entrée, paraît, après l'entrée, sublime et enveloppée de mystères. Et moi je n'étais pas en état de pénétrer en elle, ou d'incliner la nuque pour progresser avec elle. Car, ce que j'en dis maintenant, je ne l'ai pas senti alors, quand

Du point de vue moral Augustin considère que le Sermon sur la montagne constitue «la charte parfaite de la vie chrétienne», «les sept degrés de la vie spirituelle», et l'on peut comprendre son goût de rapprocher ce texte de ces autres grands textes que sont le *Pater* – donné précisément par Jésus à ses disciples au cours de cette même rencontre sur la montagne (Mt 6, 9-15), et plus incidemment des dons de l'Esprit (qu'il est obligé de bousculer un peu pour les faire entrer dans la comparaison).

Il est également probable que le passage consacré à la deuxième béatitude «Heureux les doux...» est l'un des plus courts du *DSDM*. Augustin commente la béatitude ainsi:

«*Heureux les doux, parce qu'ils auront la terre en héritage* » (5, 4). La terre est, je pense, celle dont parle le psalmiste: «Tu es mon espérance, ma part dans la terre des vivants» (Ps 141, 6). Il indique donc une certaine solidité et stabilité de l'héritage éternel: l'âme y trouve par la ferveur de son amour le lieu de son repos, comme le corps de la terre: c'est le repos et la vie des saints. Les doux sont ceux qui cèdent aux injustices et ne résistent pas au mal, mais qui triomphent du mal par le bien. Qu'ils se querellent ceux qui n'ont pas la douceur, qu'ils se disputent les biens terrestres et passagers, mais *heureux les doux, parce qu'ils recevront la terre en héritage*, dont ils ne pourront être dépouillés» (*DSDM*, I, 2, 4).

Nous avons là une définition des doux: «ceux qui cèdent aux injustices et ne résistent pas au mal, mais qui triomphent du mal par le bien». Il semble bien, d'entrée de jeu, que la vie d'Augustin, ses comportements soient éloignés de cette douceur. Nous ne le voyons guère parmi ceux qui cèdent aux injustices ou ne résistent pas au mal. Ses combats sont bien connus, ainsi que ses luttes contre les diverses hérésies, si nombreuses au IV^e siècle. On connaît les traités du grand évêque, le plus souvent très violents: *Des hérésies*⁷, mais aussi *Contre les Juifs*, *Contre les Manichéens* (et il faudrait relever tous ses écrits, lettres, discours, etc. contre tel ou tel Manichéen: *Traité anti-manichéens*, *Contre Faust le Manichéen*, etc.). Augustin est sûrement d'autant plus violent à l'endroit des Manichéens que le manichéisme a été sa première tentation. De même il n'est pas à pro-

je me suis appliqué à ces Ecritures, mais elles m'ont paru indignes d'entrer en comparaison avec la dignité cicéronienne. C'est que mon enflure refusait leur modestie, et la pointe de mon esprit n'en pénétrait pas l'intérieur. Pourtant, elles étaient faites pour grandir avec les petits; mais moi dédaigneusement, je refusais d'être petit, et gonflé de morgue, je me voyais grand.» (*Confessions*, III, V, 9).

⁷ Voir: <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/polemiques/desheresies.htm>

prement parler doux lorsqu'il s'exprime contre les Donatistes (cf. *Traité contre les Donatistes*), ou contre Pélagie et tous les Pélagiens (*Premières réactions anti-pélagiennes*, *La crise pélagienne*, *Premières polémiques contre Julien*, etc.). Il s'agit de nombreux et vastes ouvrages (plusieurs tomes dans la Bibliothèque Augustinienne). Il faudrait aussi évoquer ses «Réfutations», ses «Controverses», etc., tous ces écrits qu'il a multipliés au long de sa vie... On ne peut pas dire qu'il nous présente là un modèle de la «douceur» qu'il évoque en définissant les «doux».

De même dans son œuvre *Du Combat chrétien*⁸ (*De agone christiano*, 396), il est tout sauf passif et invite précisément au combat; ne pas céder aux injustices, résister contre la mal, se battre contre Satan... Voilà des expressions qui sont directement employées par Augustin.

Certes il existe bien un chapitre de cette œuvre (le IX^e) intitulé «Combien le Seigneur est doux». C'est le chapitre le plus court du volume et nous pouvons le reproduire intégralement ici:

«Si ce bonheur nous est refusé [d'entrer dans la joie de notre Seigneur, Mt 25, 21] *pendant que nous sommes dans les liens du corps, et que nous accomplissons notre pèlerinage loin de Dieu* [2 Co 5, 6], cherchons du moins à goûter combien le Seigneur est doux [Ps 33, 9⁹], lui qui nous a donné comme gage d'amour son Esprit-Saint [voir 2 Co 1, 22; 5, 5], pour nous faire jouir de son ineffable douceur et nous faire soupirer après cette source même de la vie, où sans perdre la raison nous pouvons nous plonger et nous enivrer sans manquer à la sobriété, comme *cet arbre planté le long d'un cours d'eau, qui se charge de fruits à la saison, sans jamais se dépouiller de ses feuilles* [Ps 1, 3]. L'Esprit-Saint n'a-t-il pas dit: «Les enfants des hommes s'abandonneront à l'espérance sous l'abri de vos ailes, ils s'enivreront à l'abondance de votre maison, et vous les désaltérerez au torrent de vos voluptés?» Une pareille ivresse, loin de troubler l'esprit, l'élève et lui donne l'oubli des choses de la terre; surtout, si nous pouvons dire dans toute l'effusion de notre cœur: *Comme le cerf soupire après les fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu* [Ps 41, 2].» (*Du combat chrétien*, 10).

Oui, le Seigneur est doux pour Augustin; les mots auxquels recourent les traducteurs en français sont variés, bien que «doux» soit bien représen-

⁸ Accessible sur <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/combat/index.htm>.

⁹ Certaines traductions françaises donnent «le Seigneur est bon»: il est certain que pour Augustin bonté et douceur se confondent souvent. Voir ci-dessous un extrait du commentaire d'Augustin sur le Psaume 33.

té, mais Augustin fait aussi la même chose en latin: selon les lieux, selon les commentaires, comme nous le disions ci-dessus, tantôt on peut trouver *dulcis*, tantôt *bonus*, et encore d'autres mots ou expressions. Pourtant, cette douceur qui qualifie bien plus Dieu que les hommes dans l'œuvre d'Augustin, ne doit jamais être confondue avec la mièvrerie ou la faiblesse. On peut sur ce point se reporter à l'un des commentaires qu'Augustin donne concrètement dans les *Discours sur les Psaumes* à propos du Ps 33 (auquel il renvoie dans le court chapitre du *Combat chrétien* que nous venons de citer). Il nous présente assez complètement les «doux» et les comparaisons dont ils sont l'objet sont intéressantes pour nous; ne pourrait-on pas dire, si l'on n'avait peur de choquer nos contemporains: «Heureux les doux», aussi bien que «Heureux les ânes» pour Augustin qui compare les doux à cet animal qu'il considère d'ailleurs comme intelligent par opposition au «cheval et au mulet». Dans le deuxième discours sur le Psaume 33 au chapitre 5, Augustin invite l'homme à l'humilité qui est de «ne pas rechercher la louange pour soi-même»:

«Quiconque veut être loué pour lui-même est orgueilleux. Mais où n'est point l'orgueil, là est l'humilité. Veux-tu donc n'être pas orgueilleux? Afin de pouvoir être humble, dis ce qui suit: «Mon âme sera louée dans le Seigneur; que ceux qui sont doux¹⁰ l'entendent, qu'ils partagent ma joie » (Ps 33, 3). Celui-là donc n'est pas doux, qui ne veut point être loué dans le Seigneur, mais il est opiniâtre, arrogant, enflé, superbe. Il faut au Seigneur une monture paisible¹¹, sois la monture du Seigneur, c'est-à-dire sois doux. Il s'assiéra sur toi, c'est lui qui veut te conduire; ne crains pas de heurter ton pied ni de tomber dans l'abîme. Tu es infirme à la vérité, mais considère celui qui te dirige. Tu peux être le fils de l'ânesse, mais tu portes le Christ. Car ce fut sur le poulain de l'ânesse qu'il entra dans Jérusalem, et cet animal était doux. Or, était-ce l'animal que l'on chantait alors? Était-ce à lui que l'on chantait: «Hosanna, fils de David, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur » [Mt 21, 9]. C'était l'ânon qui portait, mais c'était au Christ, qu'il portait, que s'adressaient les acclamations de ceux qui précédaient et de ceux qui suivaient. [...] Ce peuple s'irritera-t-il d'être comparé à l'ânon qui est la monture du Seigneur Jésus? et quelques hommes pleins d'enflure et d'orgueil, s'en viendront dire: Voilà qu'il fait de nous des ânes. Eh bien qu'il devienne l'âne du Seigneur celui qui me parlera de la sorte, mais qu'il ne soit ni le cheval ni le mulet qui n'ont point d'intelligence. [allusion au Ps 31, 9] [...] avant même que ta bouche soit meurtrie par le mors, sois doux et porte ton Dieu: ne

¹⁰ En latin on a «*mansueti*» pour les doux dans ce *Discours* d'Augustin.

¹¹ Allusion à l'entrée de Jésus à Jérusalem avant sa Passion, monté sur un petit âne (cf. Jean 12, 14; Mt 21, 1-9).

recherche point la louange pour toi-même, cherche-la pour celui que tu portes, et chante alors: «Mon âme sera louée devant le Seigneur; que les hommes doux l'entendent, et qu'ils s'en réjouissent»; car si ce n'est point un homme doux et humble qui l'entend, loin de s'en réjouir, il s'en irrite: et tels sont ceux qui nous reprochent de les comparer à des ânes. Quant aux cœurs doux, puissent-ils écouter, et devenir ce qu'ils entendent! » (*Discours II, sur le Psaume 33, 5: extraits*¹²).

Il y a sans doute, au regard de la vie d'Augustin, un certain paradoxe à chercher, après ce constat, les évocations de «doux» ou «douceur» dans son œuvre, en particulier comme prédicateur de l'Écriture! Pourtant nous le voyons aussi associer «Heureux les doux» au «don de l'esprit» qu'est la piété... Le pape François semble lui donner raison (peut-être sans le savoir ou sans le viser particulièrement) quand dans sa série d'homélies «Sur les dons de l'Esprit», il associe la «douceur» à la piété et nous éclaire de la sorte; dans son homélie du 28-5-2014, il précise d'entrée de jeu:

«Le don de piété que nous donne l'Esprit-Saint nous rend doux, nous rend sereins, patients, en paix avec Dieu, au service des autres avec douceur.»

Même s'il n'apparaît pas toujours patient et serein, Augustin, dont la confiance en Dieu est inaltérable, associe à la douceur cette «piété» –souvent si mal comprise– et donc conforte la 2^e béatitude par le 6^e don, quand on les énumère dans l'ordre retenu par l'Église catholique.

En continuant la lecture du *DSDM*, alors que vont se constituer les rapprochements brièvement évoqués, on peut constater qu'Augustin revient même plus sur la piété que sur la douceur elle-même. On peut le voir dès 3, 10 mais aussi en 4, 11 où il précise simplement:

«La piété convient aux doux: qui cherche avec piété respecte la sainte Écriture, ne critique pas ce qu'il ne comprend pas encore et n'offre pas de résistance, ce qui est le propre de la douceur; pour cette raison on dit ici: *Heureux les doux*».

On peut avoir le sentiment qu'il s'agit plutôt de louer la piété! Et quand on parle de l'héritage promis dans la 2^e béatitude, on précise qu'on l'accorde à ceux qui cherchent avec piété (4, 11).

¹² Edition «Sagesses chrétiennes», Cerf, tome I, 2007, pp. 410-411.

Dans la suite du Livre Premier du *DSDM*, Augustin, ne reviendra plus directement sur la douceur, mais sur la condition du chrétien, sur le sel qui assaisonne, sur la lumière du monde, sur la gloire de Dieu, suivant en cela le Sermon sur la montagne dans sa continuité. Puis il va nous montrer comment Jésus relit pour nous la loi (qu'il n'est pas venu abolir mais accomplir). Il est alors question de justice, de colère, de réconciliation. Il sera aussi question du péché, et des différentes formes du péché. Mais, dans le Second Livre, Augustin reviendra sur cette douceur.

Effectivement, celui-ci, qui concerne surtout le commentaire du Notre Père, permet de souligner que les trois premières demandes «subsisteront dans l'éternité», tandis que les quatre dernières «se rapportent à la vie du temps», c'est-à-dire à notre vie terrestre. C'est alors qu'intervient la comparaison entre les sept donc du Saint-Esprit, les sept demandes du Pater et les sept béatitudes. Voilà comment très brièvement nous revenons à la douceur avec Augustin:

«La piété rend heureux ceux qui ont le cœur doux, parce qu'ils possèdent la terre en héritage: demandons donc que le règne de Dieu arrive, soit en nous-mêmes pour que nous devenions doux et ne résistions plus à sa voix, soit du ciel sur terre par le glorieux avènement du Seigneur, alors que nous nous réjouissons et nous féliciterons, quand il dira: *Venez les bénis de mon Père, prenez possession du royaume préparé pour vous depuis le commencement du monde. Mon âme, dit le prophète, se glorifiera dans le Seigneur; que ceux qui ont le cœur doux m'entendent et partagent mon allégresse.*» (*DSDM*, Livre II, 11, 38).

On voit que, là encore, Augustin ne parle guère de la douceur mais surtout de la piété! S'achève ainsi le commentaire des Béatitudes prononcées par Jésus sur la montagne, Augustin offrant ensuite des Conseils pour vivre en chrétien. A cette occasion il cite toutefois, peu avant la fin de son commentaire (en 23, 77), «Je suis doux et humble de cœur» - heureux de pouvoir rappeler qu'il a presque ouvert l'ouvrage avec «doux», et que c'est à peu près avec ce mot qu'il conclut ¹³!

«Notre sermon a commencé précisément par les humbles et les doux de cœur. Nombreux sont ceux qui rejettent, rares sont ceux qui accueillent ce joug si doux, ce fardeau si léger. Voilà pourquoi la joie est étroite qui mène à la vie, étroite la porte qui y donne accès.» (Livre II, 23, 77).

¹³ Le *DSDM* s'achève en 25, 82.

On peut se demander un instant si, dans cette œuvre de jeunesse, le prédicateur n'est pas un peu contraint par les rapprochements –un peu étonnants, sans doute, un peu trop systématiques– qu'il veut absolument opérer entre les Béatitudes, les dons de l'Esprit, et les demandes du Notre Père. Dans un sermon détaché sur Matthieu (sermon LIII, qui porte aussi sur Mt 5), Augustin dit –et en ce sens il va plus loin que dans le commentaire des Béatitudes dans le *DSDM*–:

«Considère ce qui suit: «Bienheureux ceux qui sont doux, car ils auront la terre pour héritage». Tu veux posséder la terre? Prends garde d'être possédé par elle. Tu la posséderas si tu es doux; tu en seras possédé si tu ne l'es pas. Mais en entendant qu'on t'offre comme récompense la possession de la terre, n'ouvre pas des mains avares pour t'en emparer dès aujourd'hui, aux dépens même de ton voisin; ne sois pas le jouet de l'erreur. Posséder la terre, c'est s'attacher intimement à Celui qui a fait le ciel et la terre. La douceur en effet consiste à ne pas résister à son Dieu, à l'aimer, et non pas soi dans le bien que l'on fait; et dans le mal que l'on souffre justement, à ne pas lui en vouloir mais à s'en vouloir à soi-même. Il n'y a pas un léger mérite de lui plaire en se déplaisant et de se déplaire en lui plaisant.» (Sermon LIII, 2) ¹⁴.

Et Augustin continue:

«[Voyez] comment la nature de la récompense est appropriée à la nature du précepte. Il est prescrit d'être pauvre de gré; la récompense est de posséder le royaume des cieux. Il est prescrit d'être doux; la récompense est de posséder la terre. Il est prescrit de pleurer; la récompense est d'être consolé. Il est prescrit d'avoir faim et soif de la justice; la récompense est d'en être rassasié. Il est prescrit d'être miséricordieux; la récompense est d'obtenir miséricorde. De même il est prescrit d'avoir le cœur pur; et la récompense est de voir Dieu.» (*Ibid*, 7).

Mais Augustin nous invite à ne pas raisonner faussement sur ces préceptes:

¹⁴ Voir le court commentaire de cette 2^e béatitude fait dans ce sermon LIII (accessible sur le web dans les *Œuvres complètes* de St Augustin; cette édition, ici scannée par l'Abbaye Saint-Benoît, date du XIX^e siècle). Ce volume (tome VIe) présente des homélies détachées «traduites pour la première fois en français sous la direction de M. l'abbé Raulx», tome VI^{ème}, Bar-Le-Duc, 1866, p. 1-605. Même si la traduction est ancienne, elle a le mérite d'exister et d'être accessible: <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/sermons/serm53.htm>.

«Garde-toi donc de raisonner sur ces préceptes et sur ces récompenses de la manière suivante. Quand on te dit: «Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu», ne t'imagines point que la vue de Dieu ne sera octroyée ni aux pauvres de gré, ni à ceux qui sont doux, ni à ceux qui pleurent, ni à ceux qui ont faim et soif de la justice, ni à ceux qui sont miséricordieux. Ne te figure point qu'il n'y aura pour le voir que les cœurs purs et que les autres en seront privés. En effet, ceux qui ont le cœur pur ont aussi tous les autres mérites; mais s'ils voient Dieu, ce n'est ni pour être pauvres de gré, ni pour être doux, ni pour pleurer, ni pour avoir faim et soif de la justice, ni pour être miséricordieux; c'est pour avoir le cœur pur. C'est comme, si l'on rapprochait des membres du corps les actions auxquelles ils sont propres, comme si l'on disait, par exemple: Heureux ceux qui ont des pieds, car ils marcheront; heureux ceux qui ont des mains, car ils travailleront; heureux ceux qui ont de la voix, car ils crieront; Heureux ceux qui ont une bouche et une langue, car ils parleront; heureux ceux qui ont des yeux, car ils verront. En nous donnant en quelque sorte des membres spirituels, le Sauveur a indiqué à quoi chacun est propre. L'humilité est propre à posséder le royaume des cieux; la douceur, à posséder la terre; les larmes, à recevoir la consolation; la faim et la soif de la justice, à être rassasiés; la miséricorde, à obtenir miséricorde; le cœur pur enfin, à voir Dieu.» (*ibid.*, 9).

2. JÉSUS, DOUX ET HUMBLE DE CŒUR

Au-delà de «Heureux les doux...», quelques autres références majeures apparaissent au lecteur d'Augustin. En plus de la 2^e béatitude, sur laquelle nous avons vu que le jeune prédicateur est peu disert, il est intéressant de regarder son beau commentaire sur Mt 11, 29-30 «je suis doux et humble de cœur». D'autres significations attachées à la douceur vont ainsi apparaître.

Rappelons le passage de Matthieu:

«Chargez-vous de mon joug et mettez-vous à mon école, car je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez soulagement pour vos âmes. Oui, mon joug est aisé et mon fardeau léger.»

Et Augustin commente et prêche:

«Qu'ils écoutent, qu'ils viennent à toi, qu'ils apprennent de toi à être doux et humbles, ceux qui recherchent ta miséricorde et ta vérité, en vivant pour toi, pour toi et non pour eux. Qu'il entende cela celui qui peine et qui est chargé, qui ploie sous son fardeau jusqu'à ne point

oser lever les yeux vers le ciel, le pécheur qui se frappe la poitrine et n'approche que de loin (Lc 18, 13). Qu'il entende le centurion qui n'était pas digne que tu entres sous son toit (Mt 8, 8). Qu'il entende Zachée, le chef des publicains, quand il rend au quadruple le fruit coupable de ses péchés (Lc 19, 2-8). Qu'elle entende la femme qui avait été pécheresse dans la ville et qui répandait d'autant plus de larmes à tes pieds qu'elle avait été plus éloignée de tes pas (Lc 7, 37-38). Qu'ils entendent, les femmes de mauvaise vie et les publicains qui, dans le Royaume des Cieux, précèdent les scribes et les pharisiens (Mt 21, 31). Qu'ils entendent les malades de toute sorte dont on te faisait un grief d'avoir été le convive, grief de soi-disant bien portants qui ne cherchaient pas de médecin alors que tu étais venu appeler non pas les justes, mais les pécheurs à la pénitence (Mt 9, 11-13). Tous ceux-là, quand ils se tournent vers toi, deviennent facilement doux et humbles devant toi, au souvenir de leur vie pleine d'iniquité et de ta miséricorde pleine de pardon, car *là où le péché a abondé, la grâce a surabondé* [Rm 5, 20]». (Augustin: *De la sainte virginité*, 36, in «Bibliothèque Augustinienne» 3 – «De l'ascétisme chrétien», p. 269).

Après avoir rappelé la douceur du Christ et de son joug (qu'il porte avec nous), l'insistance est mise sur la miséricorde infinie de Dieu: pas en premier lieu sur sa douceur – mais peut-être faut-il comprendre que les deux sont déjà confondues dans l'esprit d'Augustin? Il prétend bien nous dire que la doctrine de l'humilité est facilement comprise par les pécheurs; parce qu'ils sont humbles, la miséricorde de Dieu peut opérer à plein sur eux. Et le modèle de celui qui est humble, c'est bien le Christ - ce qui apparaît à diverses reprises dans l'Evangile.

L'insistance d'Augustin sur la douceur, sur le portrait de Jésus doux et humble de cœur, qui vient en quelque sorte expliquer «Heureux les doux», ainsi que les rapprochements qu'il effectue avec le centurion, le chef des publicains, la pécheresse constituent une étape indéniable dans son évolution spirituelle. Tiré de son œuvre *De la sainte virginité* (écrite en 404), plus tardive que le commentaire du Sermon sur la montagne (*DSDM*), ce texte a été écrit également après les *Confessions* et l'on peut voir que ce «morceau choisi» envisage le lien entre douceur et miséricorde... Comment être vraiment miséricordieux si l'on ne possède pas entièrement la douceur du Christ?

Plus longuement, dans un autre sermon (sermon «détaché» à propos de Matthieu 11: Sermon LXX¹⁵), Augustin entreprend de commenter la

¹⁵ <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/sermons/serm70.htm>

douceur du joug divin toujours à partir de Mt 11, 29). Jésus apparaît alors comme le Doux parfait.

Augustin marque son étonnement d'abord: peut-on parler de douceur quand tous ceux qui ont servi le Seigneur et ont été soumis à ce joug ont surtout connu de terribles difficultés et de grandes souffrances. Il cite ce passage bien connu de la 2^e épître aux Corinthiens où Paul rappelle ce qu'il a eu à souffrir lui-même:

«Cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet moins un; j'ai été trois fois déchiré de verges, lapidé une fois; trois fois j'ai fait naufrage, j'ai été un jour et une nuit au fond de la mer» (2 Co 11, 24-25).

Et Augustin commente:

«Combien d'autres dangers encore qu'il est facile d'énumérer, mais que l'on ne saurait affronter qu'avec l'aide de l'Esprit-Saint!

L'Apôtre ressentait donc souvent et abondamment les travaux et les angoisses dont il parle: mais il était sans aucun doute soutenu par l'Esprit de Dieu; et pendant que l'homme extérieur s'usait, cet Esprit renouvelait l'homme intérieur de jour en jour, il le comblait de saintes délices, lui faisait goûter ainsi le repos de l'âme; et l'espoir du bonheur futur aplanissait toutes les aspérités de la vie, et relevait toutes les pesanteurs. Voilà comment le joug du Christ devenait doux et son fardeau léger. Paul allait même, jusqu'à nommer *tribulation légère* toutes ces afflictions et toutes ces extrémités dont on ne saurait entendre le récit sans frémir. Ah! son œil intérieur saisissait parfaitement à quel prix on doit acheter, dans le temps, cette vie future où l'on est exempt des éternelles souffrances des impies, et où l'on jouit sans inquiétude de l'éternelle félicité des justes.» (*Sermon LXX*, 1-2).

Ce qui allège le fardeau, si lourd soit-il, c'est bien entendu l'amour et c'est ce que rappelle Augustin notamment à propos de Paul; il nous invite à mieux l'observer et à suivre son exemple:

«Observons-le néanmoins: quand on n'aime pas on trouve tout cela difficile, et la difficulté disparaît quand on aime; car l'amour rend léger, il ne laisse presque pas sentir ce qui est en soi lourd et accablant. Quelle fermeté donc, et quelle facilité bien plus grandes ne donne pas la charité pour faire en vue de l'éternelle béatitude ce que fait la concupiscence en vue de la misère présente! Avec quelle aisance on endure toutes les peines temporelles pour échapper aux éternels châtiments et parvenir à l'éternel repos! Ce n'est pas sans motif que ce

Vaisseau d'élection s'écriait avec de si vifs transports: «Les souffrances de ce temps ne sont point comparables à la gloire future qui sera révélée en nous (Rm 8, 18).»

«Voilà ce, qui rend ce joug doux et ce fardeau léger. S'il en coûte au petit nombre de le prendre sur leurs épaules, l'amour le fait supporter à tous aisément. «A cause des paroles de vos lèvres, dit le Psalmiste, j'ai gardé de dures voies (Ps 16, 4).» Mais ce qui est dur en soi, s'adoucit par l'amour. Aussi admirez la sage économie de la bonté divine. Elle veut qu'affranchi de la loi et déchargé par la grâce du poids de ces innombrables observances qui faisaient du joug divin un joug réellement lourd, quoiqu'il dût être tel pour les opiniâtres qui le portaient alors, l'homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour (2 Co 4, 16), trouve allégées par la joie intérieure, par la facilité de pratiquer la foi pure, l'espérance qui soutient et la sainte charité, toutes les vexations produites contre l'homme extérieur par le prince rebelle qui a été mis dehors. Rien ne pèse moins à la bonne volonté que cette volonté même, et Dieu s'en contente» (*Sermon LXX*, 3).

Là encore, on perçoit le sens qu'Augustin rapporte à lui-même, et ses tribulations multiples, avec cette parole du Christ qui, face au mal, à l'extrême souffrance de l'abandon a pu dire «Je suis doux et humble de cœur». Désormais, c'est la douceur, l'humilité qu'Augustin va s'efforcer de mettre au cœur de ses combats spirituels ¹⁶.

Il faudrait noter encore (*Sermon détaché sur Matthieu*, LV, 6), ce qui est promis à celui qui accepte d'être dompté par Dieu en cette vie terrestre:

«A toi au contraire, quand tu seras dompté, Dieu réserve un héritage qui n'est autre que lui-même; et après une mort de quelque temps il te ressuscitera. Il te rendra ton corps avec tous ses cheveux, et pour l'éternité il te placera avec les Anges. Là tu n'auras plus besoin d'être dompté, tu n'auras plus besoin que d'être la possession de ce Père infiniment doux. Dieu en effet sera tout en tous (1 Co 15, 28); il n'y aura plus d'infortune pour nous exercer, la seule félicité sera notre bonheur. Point d'autre pasteur que notre Dieu; point d'autre breuvage que lui; il sera notre gloire; il sera nos richesses. Nous trouverons réuni en lui seul tout ce qu'ici nous cherchons de tous côtés» ¹⁷.

¹⁶ Même s'il avoue souvent combien il lui est difficile d'essayer de rester insensible aux louanges de ceux qui écoutent ses sermons, qui l'en complimentent.

¹⁷ *Œuvres complètes* sur le web, déjà citées: <http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/augustin/sermons/serm55.htm>

N'est-ce pas dire par là, comme nous l'avons déjà largement senti, qu'avant toute autre chose, la douceur est un attribut de Dieu, manifesté en Jésus précisément, et souhaitable chez ses disciples? C'est sans doute là une remarque que l'on peut faire après ce petit parcours de divers Sermons d'Augustin, avant d'aller sans doute plus loin: le grand évêque se sent bien loin des modèles qu'il propose à ses frères dans la foi! Il se connaît largement, et sans doute est-ce pour cela qu'en encourageant les autres, il tente de s'encourager lui-même. Il peut parfois sembler laisser un peu de côté, même quand il est forcé d'y arriver par le biais de l'Écriture, la question de *l'homme doux*. Plus intéressante pour lui est la source et la finalité de la douceur: le Dieu doux! Comment, en acceptant de recevoir cette douceur de Dieu, l'homme, même violent, peut-il être transformé et découvrir l'infinie miséricorde de Dieu, fruit précisément de Sa douceur?

La question devient ainsi encore plus intéressante et surtout plus décisive pour nous, quand, au cours d'une recherche systématique à travers l'œuvre d'Augustin (et alors de l'œuvre latine pour gommer les aléas des traductions), en recherchant la racine «*dulc-*» pour ne manquer aucune des formes flexionnelles qui en dérivent, on peut constater que, la fréquence des mots issus de cette racine devient véritablement extraordinaire, même si elle n'est pas toujours rendue en français¹⁸ par une forme en relation immédiate avec le mot «douceur» qui comporte aussi d'autres sens et peut perturber le passage des significations. En particulier, et c'est là le point majeur qu'il convient de souligner: dans sa prière, quand Augustin s'adresse à Dieu –ce dont on a de très nombreux exemples dans *Les Confessions*–, il l'interpelle et le nomme fréquemment «ma douceur» («*dulcedo mea*») –cette forme devient appellation régulière pour s'adresser à Dieu tout au long des *Confessions*. Il semble dès lors évident qu'il n'était pas possible d'écrire un article sur «Heureux les doux» sans analyser cet emploi tellement significatif chez Augustin quand il parle à Dieu.

¹⁸ Il faut dire que la première recherche biblique que nous avons effectuée nous a bien montré que les acceptions de doux/douceurs en français sont très variées, renvoient à des mots divers en grec ou en latin, et peuvent concerner, bien au-delà de la «vertu» de douceur, la douceur d'un fruit, d'une saveur, d'un regard, etc. Augustin lui-même n'hésite pas à recourir, en excellent spécialiste du langage qu'il est, à toute une palette de termes, d'images, d'expressions pour donner la richesse de ce qu'implique la notion de «douceur» dès lors qu'elle est examinée en profondeur. Il n'en reste pas moins que la racine «*dulc-*» demeure très présente dans son œuvre, surtout lorsqu'il s'agit de parler de la douceur de Dieu.

3. «MA DOUCEUR», LE NOM DE DIEU?

Une nouvelle fois, en partant de la base «*dulc-*» qui, a priori, est une séquence aisée à maîtriser pour une recherche en partie automatisée dans les *Confessions*, tout en tenant compte du contexte, on peut s'interroger sur quelques points importants et qui permettent d'établir une «grille» de lecture: à qui s'adresse Augustin? de quoi parle-t-il? à propos d'un texte biblique ou non? si oui, lequel? etc. Il faut aussi se demander: qui est le *doux* dépeint (objet ou personne)? que lui attribue-t-on en plus de la douceur? etc. On constate de la sorte que l'on accède très vite et de façon sans doute à peu près exhaustive, à la fois aux formes flexionnelles et aux formes dérivées «*dulc-*» –sachant l'importance des variations formelles en latin– et en lien sémantique avec *doux/douceur*– même s'il en existe quelques autres en d'autres lieux de l'œuvre, qui reposent sur une autre racine.

En ce qui concerne *Les Confessions*¹⁹ œuvre pour laquelle l'accès aisé à une édition en ligne du texte latin permet une recherche assez rapide et significative, on arrive à des remarques importantes. On constate d'abord que c'est principalement en recourant à l'expression «ma douceur» («*dulcedo mea*») qu'Augustin s'adresse à Dieu, soit pour le prier, soit pour l'interpeller familièrement comme il le fait tout au long de l'œuvre, soit pour l'associer de façon explicite à la douceur qui apparaît alors comme un des attributs essentiels de Dieu.

On peut donner quelques exemples significatifs pris dans un corpus exhaustif d'une cinquantaine d'items en relation avec la douceur (divers mots formés sur *dulc-*: formes déclinées, dérivées ou plus exceptionnellement composées).

Effectivement, «Ma douceur» est le nom qu'Augustin donne préférentiellement à Dieu; on peut déjà citer comme «typique»:

- «*dulcedo mea et honor meus et fiducia mea...*»: «[Je te rends grâces], ô ma douceur et mon honneur et ma confiance...» (I, xx, 31).

C'est à partir de cette interpellation que commence la prière qui conclut tout le livre Premier:

¹⁹ L'accès aisé à une édition en ligne des *Confessions*, avec une numérotation claire du texte latin (la même que celle qui figure dans la Bibliothèque Augustinienne - désormais BA), reconnue pour sa qualité (traduction de E. Tréhorel et G. Bouissou) dans les volumes 13 et 14 de la BA) permet une recherche automatique significative: <https://www.augustinus.it/latino/confessioni/index2.htm>.

«Je te rends grâces, ô ma douceur
Et mon honneur et ma confiance;
Mon Dieu, je te rends grâces pour tes dons.
Mais c'est à toi de me les garder
Car ainsi tu me garderas,
Et se développera et se parachèvera
ce que tu m'as donné.
Et je serai avec toi parce que, si je suis,
Cela aussi c'est toi qui me l'as donné.»²⁰.

Augustin, on le voit, appelle celui à qui il s'adresse dans les *Confessions* «ma douceur» et il le fait à de nombreuses reprises. C'est encore ainsi que commence à peu près le livre II, i, 1:

«je repasse mes voies d'iniquité
dans l'amertume²¹ de mon ressouvenir
afin que tu me deviennes doux,
ô douceur qui ne trompe pas,
ô douceur de bonheur et de sécurité,
toi qui me rassembles de la dispersion,
où sans fruit je me suis éparpillé,
quand je me suis détourné de toi, l'Unique,
pour me perdre dans le multiple.»

N'est-ce pas là dès lors le plus beau «nom»: celui que l'on peut donner à Dieu? Et ainsi la douceur n'est-elle pas la plus belle qualité que l'on puisse chercher en l'homme puisque Dieu est la douceur même? Certes la douceur connaît bien des limites chez l'homme, mais c'est certainement ce à quoi il est appelé, selon le dessein divin.

Dans le livre Premier, on trouve encore évoquée la douceur de Dieu en divers lieux:

- en I, iv, 4 (une nouvelle prière)

²⁰ Nous ne citerons désormais qu'en français les passages tirés des *Confessions* (traduction de la BA), mais le lecteur peut disposer du texte latin en regard, dans l'édition de la BA, bilingue, ou bien, muni de la référence précise, peut le consulter sur le web (adresse ci-dessus).

²¹ L'opposition ici entre amertume et douceur («que tu me deviennes doux») est rendue nette par la proximité: mais encore plus par l'équilibre de la phrase en latin, les assonances, etc.

«Et qu'avons-nous dit, mon Dieu,
ma vie, ma sainte douceur?
Ou que dit-on, quand on dit quelque chose sur toi?
Et malheur à ceux qui se taisent sur toi
puisque, bavards, ils sont muets.»

- En I, 6, 9: Augustin s'interroge sur ce qu'il était avant d'avoir la vie: «Qu'en était-il même avant celle-ci, ô ma douceur, mon Dieu...»
- I, 15, 24: «deviens pour moi une douceur qui dépasse toutes les séductions que je suivais...»

Ces deux derniers textes (mais il y en a bien d'autres encore) sont insérés dans un discours en prose, et pas nécessairement au cours d'une interpellation... On pourrait poursuivre tout au long des treize livres des *Confessions* –avec seulement une petite réduction des items dans les livres XI et XII, très largement occupés par des considérations philosophiques; on retrouve encore toutefois la douceur, au moins une ou deux fois dans ces livres, pour s'adresser à Dieu «douce lumière» (XI, 19, 25), ou pour évoquer «la douceur de ta bienheureuse contemplation» (XII, 99). Les livres VIII, IX et X sont sans doute les mieux pourvus en évocation de la douceur de Dieu (ils se situent juste après le récit de la conversion d'Augustin).

La douceur est tellement l'apanage de Dieu que c'est effectivement par ce mot qu'Augustin, tout au long des *Confessions*, appelle le plus souvent Dieu! Certains diraient «Eternel» ou «Tout-Puissant»! Augustin dit «ma douceur» («dulcedo mea»): celui qui est doux pour moi (doux au goût, certes, mais en élargissant le sens du goût à tous les sens, comme le fait parfois l'évêque): on repense notamment à cette prière du livre X où les cinq sens sont convoqués pour chanter la douceur de Dieu en disant ce qu'est aimer Dieu:

«Eh bien! qu'est-ce que j'aime quand je t'aime,
Ce n'est pas la beauté d'un corps ni le charme d'un temps,
Ni l'éclat de la lumière, amical à mes yeux d'ici-bas,
Ni les douces mélodies des cantilènes de tout mode,
Ni la suave odeur des fleurs, des parfums, des aromates,
Ni la manne ou le miel,
Ni les membres accueillants aux étreintes de la chair:
Ce n'est pas cela que j'aime quand j'aime mon Dieu.
Et pourtant, j'aime certaine lumière et certaine voix,
Certain parfum et certain aliment et certaine étreinte

Quand j'aime mon Dieu:
Lumière, voix parfum, aliment, étreinte
De l'homme intérieur qui est en moi,
Où brille pour mon âme ce que l'espace ne saisit pas,
Où résonne ce que le temps rapace ne prend pas,
Où s'exhale un parfum que le vent ne disperse pas,
Où se savoure un mets que la voracité ne réduit pas,
Où se noue une étreinte que la satiété ne desserre pas.
C'est cela que j'aime quand j'aime mon Dieu.» (X, vi, 8).

Ici, le mot «doux» («dulces») n'est utilisé directement que pour les cantilènes, et donc pour l'ouïe, mais on comprend très vite que les autres sens (la vue, l'odorat, le goût et le toucher) sont tous convoqués également pour dire cette douceur de Dieu, douceur pour l'homme intérieur, en qui Augustin peut transposer l'expérience du désir et de la jouissance de Dieu, grâce à ces sens donnés par Dieu pour éveiller notre amour et notre joie.

Dieu est donc la douceur, mais aussi celui qui fait «ma» douceur intérieure. A-t-on besoin d'en dire plus sur «Heureux les doux», quand Dieu est la douceur même? Nous comprenons que, pour Augustin, cette phrase signifie aussi «soyez doux» comme Dieu est doux! Sans doute préfère-t-il cela à «soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait» (Mt 5, 48), mais c'en est l'équivalent pour ce grand Docteur qui se sait si imparfait, mais qui pense pouvoir répondre à l'attente de Dieu, grâce à la douceur de ce Dieu... La perfection, la sainteté sont trop hautes, trop inconnues de l'homme, qui se sait pécheur, pour être visées directement. En quelque sorte Augustin nous suggère: «Soyons doux, ainsi nous serons saints »! ou même plus modestement encore, pour tous ceux qui se savent passionnés et prompts à la violence: «aimons la douceur [qu'est Dieu]; ainsi nous serons saints!».

Notons que c'est aussi à la douceur qu'Augustin se réfère pour définir l'amitié:

- «L'amitié humaine également est un nœud doux et cher, à cause de l'unité qu'elle réalise entre plusieurs âmes.» (II, v, 10)

Toutefois, au long de son évolution spirituelle, de sa marche vers la «conversion», telle qu'elle est rapportée dans les *Confessions*, on voit combien Augustin finit par être insatisfait de l'amitié par opposition à l'amour de Dieu. L'amitié est douce, mais pas si douce que l'amour de Dieu puisque Dieu lui-même est doux et nous donne la douceur de sa grâce, «l'amour

de son amour» (II, i, 1) –toutes expressions largement représentées dans les *Confessions*–.

On connaît la souffrance d'Augustin au moment de la mort de l'ami:

- «...pourtant elle était douce à l'extrême, cette amitié mûrie dans la ferveur de goûts identiques» (IV, iv, 7).

mais c'est aussi dans le livre III, un peu plus haut, qu'il insiste:

- «Mais toi, tu étais plus intime que l'intime de moi-même, et plus élevé que les cimes de moi-même» (III, vi, 11),

- cette si belle définition de Dieu, immanent et transcendant!

Nous passons ici plus vite sur les livres VII et VIII des *Confessions*, pourtant très intéressants, notamment quand Augustin souligne comment il se détache progressivement des «honnes du siècle» pour marcher vers Dieu, seul:

- «Oui, ces choses-là [les convoitises, l'honneur, l'argent...] n'avaient plus d'attrait pour moi, comparées à ta douceur à la beauté de ta maison, que j'ai aimée [Ps 25, 8]» (*Conf.* III, i, 2).

Il nous faut arriver au livre IX où l'on trouve vraiment la *clé* qui permet de saisir le rôle central de la douceur de Dieu dans la vie d'Augustin. Cette douceur est effectivement centrale, non parce qu'il serait lui-même doux, mais parce que Celui qu'il met au centre de tout est la douceur même. Lui qui a découvert que Dieu est «plus intime à lui-même que lui-même», ne peut manquer d'être bouleversé de découvrir cette douceur *en lui-même*, même si son tempérament ardent l'empêche parfois de se manifester, comme il le souhaiterait. Sans doute cette «douceur» est-elle enfouie sous tout ce qu'il faut vider pour laisser toute la place à Dieu, mais elle est pourtant là! Comment vider alors ce qui encombre notre cœur?

«Voilà notre vie: nous exercer en désirant. Le saint désir nous exerce d'autant plus que nous avons détaché nos désirs de l'amour du monde. Nous l'avons déjà dit à l'occasion: vide ce qui doit être rempli. Ce qui doit être rempli par le bien, il faut en vider le mal. Suppose que Dieu veut te remplir de miel: si tu es rempli de vinaigre, où mettras-tu ce miel? Il faut répandre le contenu du vase; il faut nettoyer le vase lui-même; il faut le nettoyer à force de travailler, à force de frotter, pour qu'il soit capable de recevoir autre chose.

Parlons de miel, d'or ou de vin: nous pouvons désigner de n'importe quel nom ce qui est indicible, mais son vrai nom est Dieu. Et quand nous disons: «Dieu», que disons-nous? Ce mot désigne tout ce que nous attendons. Tout ce que nous pouvons dire est en dessous de la réalité; élargissons-nous, en nous portant vers lui, afin qu'il nous comble, quand il viendra. *Nous serons semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est.* » (Sermon sur la 1^{ère} Lettre de Jean, 4, 6).

Cette opposition entre le miel et le vinaigre qui apparaît ici est un point significatif que l'on retrouve tout au long des *Confessions* notamment sous la forme de l'«amertume» et de la «douceur» précisément. On les retrouverait de la même façon dans bien d'autres œuvres d'Augustin. C'est là l'occasion de commencer à comprendre par contraste ce qu'est la douceur, d'arriver à définir cette «douceur» parce qu'elle est l'expression de Dieu, de son Verbe, parce qu'elle est Dieu.

Il est vrai que «dulcedo» comme «dulcis» en latin (au même titre que «douceur/doux» en français) sont très polysémiques. La douceur peut-être, comme nous le disions en commençant cet article, appliquée aussi bien à la description des yeux, que de l'état d'esprit d'une personne; elle est aussi caractéristique du miel ou d'une boisson, du timbre de la voix (une voix douce) ou peut spécifier le caractère sucré d'un mets ou d'une boisson (cf. le vin doux ²² dans les Actes, 2, 13). Ce n'est pas à cette douceur-là que nous nous arrêtons, mais à la douceur qui, venant de Dieu (le Doux), est infusée à l'homme qui cherche à suivre le Christ.

Que nous dit dès lors Augustin au livre IX? Rendant grâce pour tout ce que Dieu a accompli en lui, Augustin se souvient –comment il a quitté avec joie sa profession de rhéteur qu'il aimait–:

«... mon souvenir me rappelle et il me devient doux de te confesser, Seigneur, par quels aiguillons intérieurs tu achevas de me dompter, et de quelle manière tu m'aplanis en abaissant les montagnes et les collines de mes pensées, tu redressas mes voies tortueuses et tu adoucis mes aspérités...» (IX, iv, 7).

²² Γλεύκος en grec, mot clairement apparenté à glukus = sucré. Ce terme utilisé en grec, «γλεύκος», n'a bien évidemment aucun rapport avec πραότης, praotès, mais avec «γλυκύς». Il est utilisé pour décrire la boisson supposée des apôtres sortant tout joyeux du Cénacle: par là est désigné un vin sucré (cf. le mot «glucose» d'origine grecque en français, qui désigne le sucre ou ce qui est sucré en français, cf. glucosé).

Et Augustin nous dit comment Dieu est devenu douceur pour lui: c'est bien là que nous trouvons en quelque sorte la clé de son attrait pour la douceur, pour cette douceur qu'est Dieu pour lui, pour lui qui a tant peiné pour rencontrer la douceur; il sait désormais ne pouvoir la trouver qu'en Dieu? Méditant le verset 7 du Psaume 4, «Qui nous montrera les biens?», il continue:

«Oui, là où je m'étais irrité contre moi, à l'intérieur sur ma couche; où j'avais senti l'aiguillon du repentir; où j'avais offert un sacrifice, en immolant *le vieil homme* (Ep 4, 22; Col 3, 9) qui était en moi et en mettant, dans l'entreprise engagée de ma rénovation, mon espérance en toi; c'est là que tu avais commencé à devenir douceur pour moi et donné l'allégresse à mon cœur» (*Conf.* IX iv, 10).

Et il avoue, dans une prière, ce qu'il a éprouvé en découvrant la douceur de Dieu:

«Et j'étais insatiable en ces jours-là
De l'admirable douceur que je goûtais
À considérer la profondeur de ton dessein
Sur le salut du genre humain» (IX, vi, 14).

Inévitablement, nous verrons alors Augustin pleurer dans la suite de sa prière, et ces larmes lui font du bien... C'est après cela, dans ce même livre, que la douceur va réapparaître –et cela n'a rien pour nous surprendre–. Lors de «la contemplation d'Ostie» que rapporte Augustin, sa mère et lui ont une extase commune, au cours d'un tête à tête qu'il qualifie de très doux (IX, x, 23).

C'est bien à cette douceur intérieur qu'aspire Augustin, depuis la phrase «Heureux les doux», jusqu'à ce qu'il dit de Dieu quand il l'appelle «ma douceur», et l'on peut comprendre que Dieu transforme tout ce qu'il touche en «douceur»: ce renversement permet à Augustin de dire que l'amitié est douce parce que Dieu est là pour unir les amis... Peut-on aller jusqu'à dire que tout ce qui est doux est lieu possible de la révélation de Dieu?

Certes, les *Confessions* sont une œuvre particulièrement propice pour cette quête de la douceur, car l'objet du livre est bien de «confesser Dieu» –et non pas de «confesser ses fautes» comme on le pense indûment–: Augustin lui-même rappelle que la confession du péché ne peut venir que parce que l'on a d'abord confessé Dieu, c'est-à-dire dit sa foi en lui... Sans le secours de Dieu, qui pourrait se reconnaître pécheur?

Cependant, cette découverte par Augustin de Dieu comme «Douceur» a pu se produire parce que précisément les *Confessions* sont une œuvre déjà de la maturité et qu'Augustin, à la fin du IV^e siècle et au début du Ve, a déjà accompli tout un chemin dans sa quête de Dieu. Dieu peut désormais être un peu mieux décrit et «approché» car il s'est laissé trouver, et ceci bien plus véritablement que dans le commentaire du Sermon sur la Montagne (*SDMD*), écrit en 394, alors qu'Augustin a, bien du chemin encore à parcourir. La rédaction des *Confessions* a certainement constitué une étape importante de son évolution. Auparavant, Augustin commente ce passage de Matthieu de façon plus classique, en suivant le texte, ou même en tentant des rapprochements à partir du chiffre sept –rapprochements qui vont bien l'occuper– mais il ne se lance pas encore dans une description de Dieu. Son intérêt pour la morale est tourné vers le comportement du peuple. S'il a déjà pu expérimenter la miséricorde de Dieu en lui-même, on peut même penser, comme il le raconte dans les *Confessions*, qu'il n'a pris conscience de cette miséricorde que progressivement, et peut-être en écrivant cet ouvrage.

On peut, avant de conclure, rechercher encore quelques évocations du Dieu doux, de la douceur du Seigneur, dans d'autres œuvres d'Augustin. On peut constater alors que les mots correspondant directement à la douceur de Dieu sont relativement peu nombreux dans l'AT²³, et que la prise de conscience de cette douceur semble se manifester très progressivement (ce sera surtout le cas avec Jésus), dans la relation entre Dieu et l'homme. Les commentaires d'Augustin (qui s'est intéressé à de nombreux livres bibliques et à certains qu'il commente même intégralement comme le livre des Psaumes), peuvent nous permettre d'analyser comment, tout au long de sa vie, cette découverte prend de place en lui, et son intérêt qu'on pourrait dire croissant pour la douceur de Dieu.

De ce fait, reprenant la technique utilisée pour les *Confessions*, nous avons recherché les formes dérivés de *dulc-* dans cette œuvre de très grande ampleur qu'Augustin a composée pendant une grande partie de sa vie: les *Discours sur les Psaumes* (*Enarrationes in Psalmos*). L'évêque d'Hippone a commenté les 150 psaumes, et pour certains il a donné plusieurs sermons. Cette œuvre considérable d'Augustin s'est étalée entre les années 394-395 et 220-222. On peut constater *a priori* que le nombre des formes avec *dulc-* est là aussi assez important. Certes, on rencontre, dans

²³ Ils deviennent plus fréquents dans le NT. Mais dans l'AT, on trouve cette douceur de Dieu davantage suggérée chez certains prophètes, dans le Siracide (que malheureusement Augustin n'a pas commenté), dans les Proverbes et effectivement à l'occasion dans les Psaumes.

les psaumes traduits en latin eux-mêmes quelques formes en «*dulc*» qui ont pu encourager Augustin, à parler de la douceur, mais elles sont assez peu nombreuses dans les Psaumes, comme dans la plupart des œuvres de l'AT, surtout s'il s'agit de rapporter explicitement la douceur à Dieu. De ce fait –et c'est ce qui demeure le plus significatif– nous avons entrepris de regarder l'utilisation qu'Augustin fait lui-même de la douceur, qu'elle soit nommée ou non explicitée dans le Psaume qu'il commente.

Certes on trouve bien dans les Psaumes la douceur du miel, voire l'évocation des bienfaits de la pluie, appréciée dans un pays sec et désertique (un don de Dieu pour les Hébreux). On constate que la douceur est fort peu évoquée dans les commentaires des psaumes 1 à 31 qui ont été prêchés ou dictés avant même l'écriture des *Confessions* (sans doute précisément dans les premières années pendant lesquelles Augustin a commencé à commenter les Psaumes, alors qu'il n'était pas encore évêque). Ces premiers Psaumes ont été commentés à peu près dans l'ordre du psautier –ce qui ne sera pas nécessairement le cas ensuite–. Les prédications suivantes seront généralement fonction à la fois de la liturgie, du lieu où prêche Augustin (Hippone ou Carthage), de la situation de l'Eglise au moment de telle prédication (des événements de l'Eglise permettent parfois de dater avec une certaine précision tel ou tel commentaire –précisément en raison de l'évocation des «combats» dans la vie d'Augustin, qui transparaissent dans son texte–.

A partir de l'original latin²⁴ des *Discours sur les Psaumes*, on peut constituer un corpus assez significatif puisque le total des formes de base *dulc*-attestées est d'environ 175. Ce qui apparaissait déjà clairement en lisant les *Confessions*, où Augustin s'adresse à Dieu en l'appelant «ma douceur», est montré autrement dans ces *Discours sur les Psaumes*. Dieu est bien pour Augustin, la source et l'origine de toute douceur et dans ses commentaires des Psaumes, chaque fois que c'est possible pour lui, sans s'écarter trop du texte qu'il commente, Augustin sait déchiffrer encore cette douceur dans les dons de Dieu à son peuple, les événements bienfaisants qu'Augustin rapporte nécessairement à Dieu. Il ne s'agit pas naïvement, dans une lecture biblique, de s'arrêter sur des formes figées, insistant sur le miel ou le sucre. Il s'agit bien plutôt de se pencher sur les autres usages de doux/douceur en rapport direct avec les significations que nous avons commencé à dégager de l'œuvre d'Augustin. On constate que face aux vocables «doux/douceur» du latin, il prêche toujours avec la volonté de rappeler des significations symboliques et spirituelles, qui disent la douceur de Dieu –cette douceur de Dieu que l'on peut trouver partout dans la vie de l'homme et

²⁴ Accessible à l'adresse https://www.augustinus.it/latino/esposizioni_salmi/index2.htm.

qui indique la présence de Dieu-. On se rappellera l'exemple cité plus haut du *Discours sur le Ps 33* (2^e discours), 5, avec l'ânon qui porte le Seigneur parce qu'il est doux -ce qui est refusé au cheval et au mulet-.

Cette lecture que nous sommes amenés à faire de l'œuvre d'Augustin correspond à sa propre découverte: tout ce qui est «doux» est directement ou indirectement en relation avec Dieu, qui est la source de toute douceur. L'homme à son contact est appelé à devenir lui-même «doux»; c'est là une des bases pour la sainteté de toute créature. Et si l'on traduit en latin par «dulcedo/douceur», aussi bien «praotes», grec -sans doute plus spécifique de la douceur spirituelle ou morale-, qu'«epieikes» = douceur, modération ou équilibre dans le comportement, et même encore des formes dérivées de «glukus»²⁵, on peut comprendre la place centrale de cette douceur de Dieu dans la vie spirituelle d'Augustin. La richesse et l'extension sémantique de la «douceur» chez Augustin, héritent en *dulc-* de bien des significations dispersées en grec, y compris à partir d'images ou de métaphores par lesquelles on évoque des objets, des sentiments, des perceptions douces. On conçoit clairement ce qu'Augustin peut tirer comme significations avec des formes en *dulc-* une fois qu'il rapporte toute douceur à Dieu. Ainsi, par exemple, les larmes sont douces parce qu'elles sont apaisantes pour celui qui souffre -don de Dieu qui n'abandonne pas le malheureux-; la musique est douce quand elle dit le Seigneur dans l'harmonie des instruments, etc.

Ainsi sont dits prioritairement *doux* à travers la lecture des commentaires sur les Psaumes d'Augustin:

- Dieu (qui révèle ses trésors de douceur): Dieu est toute douceur (Ps 26, II^e sermon, 16; 22... Ps 30, IV^e sermon, 6; 7...) [très nombreux exemples]
- La parole de Dieu (Ps 38, 2; Ps 43, 25...)
- La loi de Dieu, ses commandements, sa justice (Ps 2, 10; Ps 24, 8; Ps 38, 2...)
- La maison de Dieu (Ps 41, 9)
- L'harmonie des instruments qui le louent (Ps 43, par ex.)
- Le chemin qui mène vers Dieu où l'on suit «je ne sais quelle douceur» (Ps 41, 9)
- La grâce de Dieu (Ps 44, 7).

²⁵ Appliqué régulièrement au miel, aliment doux par excellence et qui finit même pour Augustin à construire des comparaisons ou des métaphores pour parler de la douceur de Dieu.

Cette liste ainsi n'est pas complète, bien évidemment, mais nous donne une idée des «objets» et des significations qui sont attachées à la douceur. Notons d'ailleurs car c'est également significatif, que la douceur s'oppose à l'amertume assez systématiquement et même si précisément on recourt là à des mots très sensoriels, cette démarche, nous l'avons vu, est la conséquence de l'utilisation toujours symbolique du terme «doux», même dans ses références au goût, au toucher, à la vision, etc. Bien entendu cette démarche de lecture symbolique, initiée par Paul dans la tradition rabbinique, apparaît ainsi chère à Augustin, grand lecteur nourri des lettres de l'apôtre. Paul ne nous dit-t-il pas que nous sommes «la bonne *odeur* du Christ» (2 Co 2, 15), même si «nous cheminons encore dans la foi et non dans la claire *vision*...» (2 Co 5, 7)? Les métaphores du corps chez Paul, bien qu'en langue grecque, très largement suivies et développées par Augustin, étaient bien une invitation à aller plus loin que ne pouvaient aller les auteurs de l'Ancien Testament avant l'Incarnation dans la chair de ce Dieu de douceur ²⁶.

Précisément le thème qui nous intéresse ici (la douceur de Dieu) qui s'affirme tout au long des commentaires des psaumes, apparaît comme de plus en plus significatif au fil de la vie d'Augustin: le mot «douceur» quand il l'emploie, en le reconstituant même par rapport à des psaumes dans lesquels le mot peut n'être pas présent directement, finit par ne s'appliquer qu'à Dieu, par signifier «Dieu» lui-même, ou les dons, les transformations que Dieu opère en ceux qui suivent le Christ... Une lecture un peu soignée des *Enarrationes in Psalmos* d'Augustin, la recherche systématique de formes de base *dulc-* dans ces textes, nous amènent à souligner combien la question de la douceur de Dieu, l'évocation de Dieu comme douceur, deviennent, notamment depuis les *Confessions*, une thématique majeure qui traverse toute l'œuvre et toute la vie d'Augustin. D'autant plus peut-être qu'il s'est, par tempérament, senti si éloigné d'abord de cette douceur qui doit habiter l'aimé de Dieu –ce qui a même pu être une épreuve douloureuse pour celui qui se voulait si fidèle au Christ– ²⁷.

Cette première analyse –qu'il faudrait approfondir–, par un heureux retour des choses, nous montre que si Augustin dans son commentaire du Sermon sur la Montagne (*DSDM*), œuvre précoce dans sa vie, ne dit

²⁶ Une preuve de cette difficulté face à certains rapprochements nous est donnée au chapitre 6 de l'évangile de Jean avec la réaction de certains Juifs et même de disciples de Jésus à son «Discours sur le pain de vie»: «Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle...» (Jn 6, 54 ss).

²⁷ Cf. ce célèbre passage des *Confessions* où il dit «voici que tu étais au-dedans, et moi au-dehors, et c'est là que je te cherchais...» (Conf. X, xxvii, 38).

finalement rien d'exceptionnel à propos de ce verset des Béatitudes chez Matthieu, de fait pour celui qui veut bien s'attacher à toute l'œuvre du grand prédicateur, on voit le thème de la douceur de Dieu prendre de plus en plus de place dans les homélies d'Augustin.

Dire «Heureux les doux...» c'est dire «Heureux ceux qui sont comme Dieu» et peut-être laisser parfois celui qui doute de ses capacités à la douceur, verser des larmes d'émotion ou de repentir.

CONCLUSION

Joseph Ratzinger, dès 1969, annonçait de façon totalement prémonitoire – à l'époque où il avait participé comme expert au Concile Vatican II et où il était par là *prophète* (c'était en 1969, peu après le dernier Concile, alors qu'il analysait les «départs» de l'Eglise, la crise qui sévissait un peu partout):

«De la crise actuelle émergera l'Eglise de demain –une Eglise qui aura beaucoup perdu-. Elle sera de taille réduite et devra quasiment repartir de zéro. Elle ne sera plus à même de remplir tous les édifices construits pendant sa période prospère. Le nombre de fidèles se réduisant, elle perdra nombre de ses privilèges. Contrairement à une période antérieure, l'Eglise sera véritablement perçue comme une société de personnes volontaires, que l'on intègre librement et par choix. En tant que petite société, elle sera amenée à faire beaucoup plus souvent appel à l'initiative de ses membres.

[...]

Pour moi [c'est toujours Joseph Ratzinger qui parle], il est certain que l'Eglise va devoir affronter des périodes très difficiles. La véritable crise vient à peine de commencer. Il faudra s'attendre à de grands bouleversements. Mais je suis tout aussi certain de ce qu'il va rester à la fin: une Eglise, non du culte politique car celle-ci est déjà morte, mais une Eglise de la foi. Il est fort possible qu'elle n'ait plus le pouvoir dominant qu'elle avait jusqu'à maintenant, mais elle va vivre un renouveau et redevenir la maison des hommes, où ils trouveront la vie et l'espoir en la vie éternelle.»

(Joseph Ratzinger – Lors de l'enregistrement d'une émission à la radio allemande en 1969) ²⁸.

²⁸ Texte publié sur le site de la CCBF le 8 Décembre 2018, sous le titre «Une devinette: qui envisageait, il y a 50 ans déjà, l'évolution actuelle de l'Eglise?» http://baptises.fr/content/crise-actuelle-emergera-leglise-demain?fbclid=IwAR3pTk-qT4yXuv94737p-4M2uQglSmx_8TDUkZv7Kkzace3NxpPtp0vrq8A

Et dans l'intervalle de ces deux passages (initial et final), Joseph Ratzinger dit, toujours aussi prophétiquement:

«[...] L'Église sera une Église plus spirituelle, ne gageant pas sur des mandats politiques, ne courtisant ni la droite ni la gauche. Cela sera difficile pour elle, car cette période d'ajustements et de clarification va lui coûter beaucoup d'énergie. Cela va la rendre pauvre et fera d'elle *l'Église des doux*²⁹».

Voilà: nous y sommes, ou presque, dans l'Eglise de 2019! Quelle belle nouvelle, que l'on ne peut s'empêcher de rapprocher de la découverte progressive qu'Augustin a faite de la douceur de Dieu! Un chemin offert à tous les croyants!

Oui, «Heureux les doux»! Désormais, et de plus en plus, cette vérité se manifeste dans l'Eglise: «Heureux les doux», puisqu'ils sont comme Dieu, celui qu'Augustin appelle si souvent «toi, ma douceur» et qu'il voit comme la source de toute douceur pour l'homme à travers les siècles...

Marie-Christine Hazaël-Massieux

²⁹ C'est nous qui soulignons.